

### I/ Présentation de l'œuvre:

1° La Société des individus (en allemand *Die Gesellschaft der Individuen*) est un ouvrage du sociologue allemand Norbert Elias, paru en 1991

Le livre est constitué de trois textes:

La Société des individus, écrit en 1939, initialement destiné à constituer la conclusion de l'ouvrage *Sur le processus de civilisation*.

Conscience de soi et image de l'homme, écrit dans les années 1940-1950.

Les Transformations de l'équilibre "nous-je", écrit en 1987.

### La société des individus

Dans ce texte, Norbert Elias tâche d'éclaircir le lien entre individu et société. Il commence par définir la société comme l'ensemble des inter- relations fonctionnelles entre les individus, qu'il compare, pour aider à saisir sa complexité, à l'ensemble **des relations existant entre les notes d'une mélodie, ou entre les mailles d'un filet**. Selon lui, ce qui fait la spécificité de l'homme par rapport à l'animal est sa très grande adaptabilité à des modes de relation changeants: la commande du comportement chez l'homme est souple, peu soumise à des activités réflexes, et transformée continuellement par le réseau des relations. Pour cette raison, il n'existe pas, pour Norbert Elias, de nature humaine, un enfant est malléable et indifférencié, **son individualisation se fait au contact des autres individus et dépend donc de la nature des relations au sein du groupe où il naît**. Cette malléabilité rend la commande du comportement humain à la fois individuelle, piloté par le psychisme, sociale, avec des lois dépendant des groupes d'individus, et historique, susceptible d'évolution rapide.

Dans ces conditions, Norbert Elias tâche de **comprendre pourquoi, dans les sociétés occidentales, l'individu se perçoit en général comme séparé du reste de la société par un gouffre, alors que celui-ci n'existe pas à la naissance**.

Dans ces sociétés, les relations inter- individuelles sont caractérisées par un **très fort contrôle des réactions affectives** (comme il l'a montré dans "Sur le processus de civilisation"), un refoulement fréquent des manifestations instinctives dans l'inconscient et un puissant auto- contrôle. **Cet enfouissement des pulsions conduit à la sensation de l'existence d'un Moi intérieur, indépendant du reste du monde, et explique la dichotomie ressentie entre individu et société**.

**La difficulté de la compréhension du lien entre individu et société réside donc dans le fait que la société n'est pas seulement à l'origine du conditionnement social, elle est source à la fois d'uniformisation et d'individualisation, et ces deux fonctions sociales ne peuvent exister l'une sans l'autre.**

### 2° Analyse des idées du texte situé dans le livre II «Conscience de soi et image de l'homme»

Le propos de Norbert Elias dans ce texte est de comprendre, et de démontrer intellectuellement, la séparation entre deux visions du lien individu- société, au contenu fortement passionnel:

1° la première considère **les individus comme isolables**, voit les évolutions historiques comme étant dues à des individus isolés, et peut à l'extrême concevoir la société comme obstacle à la réalisation des individus – **comme s'il pouvait exister des individus sans société**.

2° la seconde considère l'existence **de forces supra- individuelles** responsables de l'évolution de la société (Marx, Comte), et voit dans ses formes extrêmes l'individu comme subordonné à l'État, dévoué à la nation, solidaire de sa classe sociale, obéissant à son église ou sacrifié à sa race – **comme s'il pouvait exister une société sans individu**.

**Les sociétés occidentales sont caractérisées par la répression des tendances spontanées, une grande distance entre le désir et l'action, bref, une régulation psychologique omniprésente**, comme il l'a démontré dans "Sur le processus de civilisation". Pour Elias, l'entendement constitue cette commande sociale d'autorégulation. C'est cette capacité à **refouler ses émotions qui a permis à l'homme occidental de prendre le recul nécessaire pour comprendre le monde**. Cet entendement n'est donc pas figé, comme le pensaient les philosophes classiques, et sa nature n'est pas universelle. Au niveau de la société, il est une **construction historique**, tandis qu'au niveau de l'individu, il s'acquiert par l'éducation. Cet éclaircissement de la nature de l'entendement de l'homme occidental,

identifié à un puissant contrôle de soi, permet donc à Elias **de comprendre l'origine de ce gouffre ressenti entre l'individu et la société.**

Elias compare ainsi le fonctionnement de la société occidentale **avant et après l'apparition de cette prise de conscience de soi comme individu:**

1° **avant**, le risque pour l'homme vient de la nature (manque de gibier, maladies...), le long terme n'existe pas, les choix sont peu nombreux et la recherche de satisfaction est immédiate. La protection et le contrôle de l'individu sont assurés par le groupe (clan, village, seigneurie, corporation, classe).

2° **après**, les fonctions sociales se sont différenciées, les chaînes de réalisation des actions se sont allongées, les besoins immédiats sont souvent réprimés. **La protection et le contrôle de l'individu sont assurés par un État centralisé et urbanisé. Cet éloignement du centre du pouvoir et cet auto-contrôle accru de l'affectivité ont conduit à une grande autonomisation des individus.** Plus les forces naturelles présentes en l'homme sont soumises à un contrôle omniprésent et multiple, plus elles sont contenues et détournées, plus les différences s'accroissent, **plus l'individualisation est forte**, et avec elle la conscience, la fierté et l'importance de cette différence, sources de **nouveaux plaisirs.**

**Le déséquilibre entre les aspirations de cet idéal du Moi et ses réalisations, et les choix continuels à faire, sont en revanche sources de nouvelles souffrances** (ennui, culpabilité...)

**Il conclut qu'il n'y a en définitive pas de conflit individu- société, mais un conflit interne à celle-ci, où s'insérer à son groupe social exige paradoxalement de chercher à être soi-même.**

### 3° Structure du texte:

Texte argumentatif de sociologie composé de 11 §§ à contracter en 3 parties:

1° l. 1 à 41: une transformation sociale avec le transfert du rôle protecteur des communautés d'origine à une communauté plus centralisée, l'Etat

2° l. 42 à 95: le processus de civilisation accompagnant l'individualisation avec un refoulement des instincts et l'impression d'un conflit entre société et nature intérieure de l'individu

3° l. 96 à 132: analyse des Etats centralisés modernes produisant une autonomisation des individus, source de satisfactions et de souffrance, avec le déséquilibre entre les opportunités saisies pour s'accomplir et celles regrettées.

### **Proposition de résumé en 200 mots (+/- 10%):**

Témoins de leur époque, les philosophes livrent un regard extérieur sur une transition sociale où les individus se sont émancipés de la protection offerte par leur communauté d'origine, au profit de communautés nationales plus larges et concentrées. Ce changement géographique et social détache l'individu de toute communauté, et/ou le rend plus indépendant. Il est alors obligé de prendre ses décisions seul parmi un panel élargi de possibilités.

Ainsi individualisés, les hommes doivent refouler leurs désirs. Cette auto-censure civilisatrice les coupe de tout lien social. Contraint par la société de camoufler ses émotions, l'individu ne peut les exprimer qu'intérieurement. Il ressent donc une contradiction entre la société extérieure et l'intériorité de sa nature, la communauté étant perçue comme obstacle à l'accomplissement de soi. Ce mal être ressenti par toujours plus d'individus isolés est exprimé par les écrivains.

Par conséquent, dans les communautés modernes/150 plus ouvertes, l'individu assouvit précocement son besoin de solitude, en faisant ses propres choix, avec le plaisir de contrôler son destin, malgré la pression sociale de la communauté, estimant les dangers de ses décisions. Au prix d'une grande persévérance et d'une spécialisation, l'individu sacrifie une quantité/200 considérable de possibilités, soulevant un questionnement constant quant aux opportunités manquées, aux nombreux renoncements: ai-je pris la bonne décision?/220

Ce résumé comporte 220 mots

## **II/ Dissertation:**

**Sujet:** Dans *La Société des individus*, Norbert Elias écrit que: «la société apparaît comme ce qui empêche l'individu de vivre une vie «naturelle» ou de mener «sa propre vie»».

Commentez ce propos à la lumière des œuvres au programme.

### **Introduction:**

Amorce littéraire ou philosophique sur les tensions entre société et désirs personnels.

Ref à Rousseau judicieuse sur l'idée de nature humaine, dans le Second Discours (Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes) : qu'est-ce qui est naturel pour l'homme ? Distinguer l'état de nature de l'état civil ou communauté.

Ref à Aristote, Politiques, I, 2 : « l'homme est un animal politique » : thèse d'une sociabilité naturelle, l'homme est naturellement fait pour vivre en communauté, il ne peut pas accomplir sa nature en vivant seul en dehors de la cité (polis), il serait alors soit une bête, soit un dieu.

Analyse des termes du sujet (incontournable, surtout des expressions « mener sa propre vie » ou « vie naturelle »), sinon simplification du sujet au pb liberté/ nécessité

Société à relier à communauté : un ensemble d'individus régis par des lois ayant une vie commune. L'existence de lois, règles confirme la première idée (que nuance le verbe « apparaît ») selon laquelle la communauté s'oppose, limite, contraint l'épanouissement de l'individu.

Autre présupposé : l'individu dispose d'un libre arbitre, induit par le verbe « mener » sa propre vie, signifiant qu'il a la capacité de choisir ses actes, comment construire son existence. Concept de liberté, d'autonomie, d'indépendance, contrarié par la communauté.

« vie naturelle » réfère à un individu isolé jouissant de la liberté de faire ce qu'il veut, sorte de spontanéité, ou d'ignorance des normes. Toutefois, ne pas identifier la nature humaine aux seules pulsions instinctives. Peut-être qu'accomplir sa nature, c'est vivre selon sa raison, et donc réguler ses passions, ce qui légitime le rôle de la communauté dans la réalisation individuelle. Néanmoins, la réalisation de soi reste difficile en communauté impliquant peut-être qu'une vraie vie suppose de s'affranchir intérieurement des normes sociales.

Enfin, Norbert Elias fait une comparaison « comme » pour opposer de façon hypothétique société et vie individuelle.

Thèse apparente : la liberté individuelle correspondant à la nature de l'homme serait incompatible avec la communauté.

### **Problématique:**

**Dans quelle mesure la communauté est-elle une entrave ou bien une condition nécessaire à l'accomplissement de la nature individuelle ?**

Annonce du plan (pas de plan inversé, ni incomplet. Veillez à soigner la formulation des thèses pour que tous les aspects du pb soient traités dans chaque partie. Idéalement intégrez les termes du sujet aux titres ou au sein de l'argumentation) Vous éviterez ainsi le hors sujet

Nous verrons tout d'abord pourquoi la vie en communauté ne permet pas à l'individu de vivre naturellement sa propre vie à cause du poids des normes; puis qu'au contraire la communauté politique ou familiale peut aider l'individu à s'accomplir (même si garantir la survie ne suffit pas à mener sa propre vie); enfin nous concluons que ni l'état de nature, ni des communautés trop strictes et violentes permettent cette réalisation de soi. L'individualisation suppose des conditions socio-politiques démocratiques et tolérantes ainsi qu'une liberté de penser intérieure afin de vivre selon la raison.

### **I/ L'obstacle des lois de la communauté à la vie naturelle de l'individu**

1° le poids écrasant des normes sociales empêche les individus de choisir leur existence

Dans le Vieux NY, l'individu peine à déployer sa singularité parce qu'il est écrasé par des normes. On peut recenser les habitudes personnelles égoïstes s'imposant aux autres (ex pbs de santé de Mr Welland chap 13), les usages devenus des rites immuables (visites alphabétiques aux proches et amis des fiancés p84, les habitudes de retard p39, les traditions sur les noms ou les rites vestimentaires

p119. Même les réactions psychologiques ou les sentiments sont convenus, excluant toute spontanéité (ex Mrs Welland feignant la gêne devant l'annonce anticipées des fiançailles de May p40). Les pratiques sportives et les loisirs sont aussi des rites. Mais surtout, ce sont les normes morales qui empêchent l'individu de mener sa propre existence. L'individu reproduit ainsi un schéma social, consciemment ou inconsciemment.

Un ex commun aux œuvres: **le mariage comme institution qui bride l'individu l'empêchant d'être lui-même** (le mariage fonde une petite communauté, celle des époux, donc illustre bien la tension entre épanouissement individuel et communauté). Archer saisit très vite que le mariage ne lui apportera pas le bonheur rêvé: «mais une fois marié, que deviendrait cette étroite marge que se réservait sa personnalité?» p139. Quant au couple des Van der Luyden, Louisa n'a aucune autonomie, ni indépendance «Il faut que j'en parle à mon mari» p69 Et les époux finissent par être semblables l'un à l'autre, supprimant tout singularité: «Le mari et la femme étaient si parfaitement semblables qu'Archer se demandait comment, après quarante ans d'intimité conjugale, ces deux êtres pouvaient se dissocier suffisamment pour être jamais d'un avis différent» p69

Dans la parodos et le stasimon des Suppliantes d'Eschyle, les 50 Danaïdes (c'est-à-dire les filles de Danaos) veulent échapper au mariage avec leurs cousins, les Égyptiades (fils d'Égyptos, le père de Danaos) et, suppliantes, demandent le soutien de la ville d'Argos. Leur peur du mariage excède ce qu'un Grec attend d'une jeune fille vierge. La parthénos doit éprouver une certaine crainte, voire une horreur, face au mariage et à la découverte de la sexualité, mais ce n'est qu'une étape de la vie de la jeune fille avant le mariage et la maternité. Les Danaïdes, pour leur part, affichent un refus du mariage qui est problématique selon les conceptions antiques, car les **Grecs voient dans le mariage une institution très importante dans la société, pour intégrer les femmes, assurer la reproduction et réguler les instincts sexuels**. Au premier abord, il n'est pas facile de savoir si c'est le mariage en général ou celui avec leurs cousins qu'elles refusent. Ce mariage forcé semble plus grave de s'exercer au sein d'une même famille. La comparaison aux colombes fuyant des éperviers «leurs frères pourtant! frères changés en ennemis» (p. 58) suggèrera l'impureté de l'inceste, mais le mariage entre cousins était autorisé dans l'Antiquité. Lorsque Pélasgos leur posera la question («est-ce une question de haine? – ou veux-tu dire qu'ils t'offrent un sort infâme? p. 62), au lieu de lui répondre comme le veulent les règles d'un dialogue, elles l'esquiveront et parleront tout de même d'une «horreur du lit conjugal» (p. 62). Dès la parodos, elles demandent «que les enfants d'une auguste mère échappent aux embrassements des mâles, libres d'hymen, libres de joug!» (p. 56). Dès la seconde phrase, elles se disent «pleines d'une horreur innée de l'homme, nous détestons l'hymen des enfants d'Égyptos» (p. 51). Leur prière s'adresse d'ailleurs à Artémis, déesse vierge et farouche («que la chaste fille de Zeus [...] vierge, [...] sauve une vierge!» (p. 55-56) et ce de nouveau à la fin de la pièce (p. 86, «que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris [= un autre nom d'Aphrodite, déesse de l'amour]»). Le chœur secondaire des suivantes à la fin de la pièce le soulignera en les invitant à ne pas oublier Cypris (p.86). D'ailleurs célébrer Epaphos, né d'un simple toucher du doigt de Zeus, semble montrer **leur hantise pour la reproduction sexuée**. Fascinées par leurs origines, elles veulent répéter le passé. Comme leur ancêtre Io, elles pensent subir la colère d'une déesse, Héra, trompée par son mari: «Zeus! c'est Io, hélas: que poursuit en nous un courroux divin: je reconnais une jalousie d'épouse» (p. 56): **elles ne croient pas vraiment à la fidélité conjugale**. Sauront-elles s'intégrer dans une cité? Les y introduire, ne serait-ce pas introduire aussi des éléments bestiaux hérités de leur ancêtre vierge et génisse, Io?

Par csqt, on comprend que pour les Danaïdes, le mariage comme institution communautaire, s'oppose à leurs convictions. Se marier contrarie leur nature.

## 2° le déterminisme des lois de la nature et l'impossible réalisation de soi à l'état de nature

Dans le TTP, Spinoza rappelle : «Par droit et institution de la nature, je n'entends autre chose que les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière» p65 Spinoza prend ainsi un exemple: les poissons sont déterminés à nager par leur nature même de poissons, et les gros poissons sont déterminés à manger les petits. p65 «les poissons sont déterminés par la nature à nager, les grands poissons à manger les petits; par suite les poissons jouissent de l'eau, et les grands mangent les petits, en vertu d'un droit naturel souverain» p 65 Spinoza s'oppose à une vision idéaliste des hommes en

prônant un réalisme rationaliste: à partir de la page 66 débute sa théorie des passions. **Ce qui commande la vie individuelle, c'est la force de son appétit ou de son désir.** «Le droit naturel de chaque homme se définit donc non par la saine raison, mais par le désir et la puissance»p67 Le critère des actions n'est pas la raison mais la recherche de l'utile. «Tout ce donc qu'un individu considéré comme soumis au seul empire de la nature juge lui être utile, que ce soit sous la conduite de la droite raison ou par la violence de ses passions, il lui est loisible de l'appéter en vertu d'un droit de la nature souverain»p68 L'utile, c'est ce qui permet de persévérer dans son être, de le conserver, voire de l'augmenter, même au détriment des autres. **Dans l'état de nature, le droit naturel de chaque individu est de chercher ce qui est utile à son désir et à sa puissance. Ce droit naturel a pour limites soit la puissance de l'individu, soit la manifestation de la puissance des autres.** S'il y a en théorie égalité des droits naturels à exister, en pratique, en l'absence de loi, aucun individu n'est assez fort pour exercer son droit naturel réellement. Chacun vit dans la crainte de subir la puissance d'autrui. **Dès lors, l'état de nature est caractérisé par une grande instabilité des rapports de force.** A cause des passions, les individus deviennent des ennemis (def ennemi p68 «celui qui veut (l') empêcher de (se) satisfaire» son droit naturel souverain). L'état de nature est invivable. Les hommes vont juger utile d'en sortir. Concluons que même à l'état de nature, sorte de communauté naturelle, l'individu soumis à un rapport de forces instables, voit son appétit limité par sa propre puissance et par celle des autres.

### 3° La communauté politique instaurée par un pacte social exige une totale soumission, opposée à une vie naturelle instinctive

Dans Les Sept contre Thèbes d'Eschyle, la première tirade d'Étéocle s'adresse aux citoyens mobilisés qu'il envoie défendre la cité : "aux créneaux! aux portes des remparts ! Tous debout ! courez armés de pied en cap ! Garnissez les parapets, occupez les terrasses des tours" (p. 144). **La collectivité apparaît donc comme la réunion exclusive de citoyens-soldats rangés derrière leur chef et prêts à se sacrifier pour la cité,** dont l'espace est délimité par des remparts, élément lié à une fonction défensive évidente. Les individus sont tous soumis au chef pour défendre la communauté. Étéocle appelle certes chaque catégorie d'âge, mais ne les distingue que pour mieux les unir : "ceux qui attendent encore la pleine force de la jeunesse comme ceux qu'elle a fuis avec l'âge, gonflant du moins vos muscles pour en doubler la vigueur, chacun enfin se donnant au rôle qui convient à ses forces" (p. 143). Voilà ce que l'on attend du peuple. Étéocle réalise l'union des différentes parties en sollicitant chacun pour qu'il trouve la place qui correspond à sa classe d'âge. Il parle aux éphèbes et aux vieillards, et on peut se demander où sont passés les citoyens vigoureux, sans doute déjà assemblés auprès des murailles. L'image donnée de la cité est celle d'une assemblée de citoyens guerriers, un groupe le plus homogène possible. **Néanmoins, les Thébaines sont bien sur le même territoire qu'Étéocle, placées sous son autorité, et pourtant elles ne semblent pas partager absolument ses valeurs et elles vont désobéir au début.** Les Thébaines tiennent un discours plus général sur les horreurs de la guerre, sans tenir compte des indices de la victoire de leur cité déjà donnés dans le texte. "Le guerrier s'affaisse sous la lance du guerrier. Les vagissements sanglants des nourrissons élèvent leur plainte enfantine" (p. 153). L'hypallage transfère aux cris mêmes des enfants le sang qui les recouvre. Loin du discours héroïque d'Étéocle, elles révèlent l'atrocité de la guerre. Les Thébaines essaient d'avertir les hommes qu'ils partageront un destin commun avec elles, car elles définissent la femme comme "un être misérable, aussi bien que l'homme, quand leur ville est prise" (p. 151), quand vient le pillage de la ville déchue mais Étéocle ne reprend pas à son compte cette vision, car selon lui les hommes courent au pire vers le risque d'une mort glorieuse. Ce faisant, Eschyle suggère tout de même une autre forme de communauté, celle des familles menacées par la guerre.

Mais à l'encontre des sentiments naturels de peur des femmes, Étéocle, faisant preuve d'une misogynie très violente, les contraint à obéir. Pour les Athéniens, la femme est tout en bas de l'échelle sociale, à peine au-dessus des esclaves et des animaux. C'est ce que souligne le terme "créatures" employé par le chef. "je vous le demande à vous-mêmes, intolérables créatures" (p. 148). En grec, c'est le mot thremmata, qui évoque un être dénué de raison, ici au neutre pluriel, ce qui accentue la déshumanisation et les rapproche des animaux. Les femmes sont qualifiées par le rejet qu'elles suscitent chez l'être doué de raison et de sagesse. La communauté impose d'agir de façon raisonnable. Étéocle condamne le caractère sauvage, non-grec, des cris poussés par les femmes, ici caractérisées par le cri inarticulé, la gesticulation inactive, la lâcheté déplacée "ces gémissements, ces cris haletants,

aussi vains que sauvages" (p. 152). C'est bien une forme de vie naturelle qui est empêchée par la communauté des hommes et par son dirigeant. De fait, le chant d'entrée en scène de ces femmes, la parodos, a pour particularité d'être très désordonné, comme le montre notamment, dans le texte grec, le rythme des vers choisis par le dramaturge. Ordinairement, il faut des anapestes, mètre qui évoque la marche. Or le chœur des Sept contre Thèbes arrive pour sa part au rythme des dochmiacs, un schéma métrique qui sert à exprimer de fortes émotions. Les critiques pensent aujourd'hui que ce chœur de Thébaines à son entrée ne s'exprimait pas en un seul ensemble, mais faisait entendre différents éclats de voix, ajoutant à l'impression de chaos et de confusion. Citations exprimant l'ordre politique niant tout accomplissement des femmes : Étéocle dénie la légitimité du culte que les femmes sont si désireuses de célébrer. « C'est aux hommes à offrir aux dieux des hécatombes [...]. **Ton rôle, à toi, est de te taire et de rester dans ta maison (p. 150)** ». Ses courses autour des statues des dieux sont assimilées, par le terme fugas, à la désertion traîtresse au moment de la crise. On a l'impression qu'à ce moment-là Étéocle n'est plus le chef mesuré du prologue ou de la scène des boucliers, mais qu'il s'emporte et dépasse les limites de la mesure, presque impie : « Ô Zeus, qu'as-tu créé en nous créant la femme ? » (p. 151, génos gynaikon, littéralement la race des femmes). Ses appels répétés au silence sont d'autant plus remarquables que nous sommes au théâtre, et que le chœur est fait pour chanter et parler : « **ne cesseras-tu pas de crier ainsi par la ville. Silence !** » (p. 150). Notons le duel verbal entre Étéocle et le coryphée : comme chez les autres tragiques grecs, les locuteurs commencent par déployer les arguments dans de longues tirades symétriques, puis le rythme s'accélère avec des quatrains ou des tercets, avant d'atteindre son akme dans la stichomythie (alternance d'un vers chacun, p. 151) : pour souligner **le caractère inconciliable des points de vue**.

Dans le TTP, Spinoza montre que dans un Etat **les sujets doivent une obéissance totale au souverain (représentant du peuple), alors seul détenteur du droit naturel**. « De là cette csq que le souverain n'est tenu par aucune loi et que tous lui doivent obéissance pour tout »<sup>p75</sup> « Ils se sont soumis à la volonté, quelle qu'elle fût, du pouvoir souverain »<sup>p76</sup> ou encore « nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain »<sup>p76</sup> Le souverain doit être reconnu et respecté. La sûreté de l'Etat dépend de la fidélité de ses sujets. Spinoza qualifie d'ennemis ceux qui désobéissent aux commandements du souverain.

Conclusion I/ La communauté semble incompatible avec la réalisation de l'individu puisque les lois ou les règles sociales s'opposent à sa nature, à ce qui est naturel chez lui. Toutefois, en instaurant des normes, la communauté ne permet-elle pas à l'individu de réfréner ses instincts pour vivre selon sa raison et s'accomplir ? La communauté ne serait-elle pas une fin naturelle pour l'individu ?

## **II/ Nécessité de la communauté pour apporter sécurité, liberté et égalité, autant de bases pour une réalisation de soi**

### **1° La communauté politique est utile à la survie individuelle, prérequis à l'accomplissement individuel**

Dans le chapitre XVI du TTP, Spinoza **étudie le pacte social** comportant 3 temps :

1° le premier temps définit le but à atteindre et expose les motifs, qui sont de deux sortes :

-les motifs passionnels: les hommes veulent être délivrés de la crainte et vivre en sécurité, donc cesser les rivalités à l'état de nature, sans toutefois vivre seul car l'entraide est indispensable pour survivre « S'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement et que s'ils ne cultivent pas la raison, ils restent asservis aux nécessités de la vie »<sup>p70</sup>

-Les motifs rationnels: les hommes ont intérêt à vivre selon les exigences de la raison, mais celle-ci doit se développer, ce qui est impossible dans l'état de nature, d'où la nécessité d'en sortir). Le résultat reste que **les individus vivant à l'état de nature ont dû s'entendre pour coordonner leurs désirs afin d'exercer leur droit naturel non plus individuellement mais collectivement dans la concorde**. « Pour vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacun avait de nature sur toutes choses appartint à la collectivité et fût déterminé **non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble** »<sup>p70</sup> Par le pacte, les individus passent d'une juxtaposition à une union des puissances, cad une communauté. L'individu décide de participer à la puissance collective.

2° Deuxième temps est consacré au choix des moyens. La vie passionnelle des individus les fait s'affronter. Comment, dans ces conditions, pourraient-ils avoir une conduite commune ?

La solution esquissée par Spinoza est **la promesse par laquelle tous s'engagent vis-à-vis de tous à ne pas nuire à autrui**. «il leur a donc fallu, par un établissement très ferme, convenir de **tout diriger suivant l'injonction de la raison seule, de réfréner l'appétit**, en tant qu'il pousse à causer du dommage à autrui, de ne faire à personne ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait, et enfin de maintenir le droit d'autrui comme le sien propre»p71 (cf note 1p71: une réf à la Loi du Talion dans la Bible «Ne fais aux autres que ce qu'ils t'ont fait» et à la règle d'or:«Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse»)(Tobie, 4: 15)Cet engagement comporte deux clauses (une positive, l'autre négative):d'abord,une clause d'unanimité où tous promettent positivement **d'agir en toutes choses selon les commandements de la raison**, et ensuite, négativement de **réfréner leurs passions qui les poussent à faire du tort à autrui**. Les passions peuvent nous diviser, tandis que les exigences de la raison nous sont communes. Ces dernières sont une base possible d'une coopération.

Par csqt, la communauté assure la sécurité des individus, préalable indispensable à leur épanouissement.Remarque: les hommes sont individuellement déraisonnables mais décident d'obéir à la raison. Toutefois, ce n'est pas la force de leurs désirs rationnels qui les pousse à agir, mais leurs passions (positive: ambition de gloire ou négative: crainte et honte).

3° Troisième temps consacré au moyen de ce moyen: même si les contractants affirment publiquement leur adhésion à la raison, ils retombent sous la domination des passions, pouvant les inciter à ne pas honorer leur promesse. L'homme rompt son serment quand il y voit un avantage, sauf si la crainte d'un plus grand mal l'en empêche, ou l'espoir d'un plus grand bien. «C'est, observons-le, **une loi universelle de la nature** que nul ne renonce à ce qu'il juge être bon, sinon par espoir d'un bien plus grand ou par crainte d'un dommage plus grand ...vérités éternelles que nul ne peut ignorer»p71-72

Dans Les Suppliantes, Eschyle montre également le gain de sécurité pour les danaïdes qui sont accueillies et acceptées par les argiens, afin de respecter le devoir divin d'hospitalité.

### 2° La communauté politique apporte également la liberté aux individus

La liberté est un autre bien offert par le roi Pélasgos aux Danaïdes sitôt que le héraut des Egyptiades s'en retourne: «Choisissez – vous êtes libres» (p. 84). L'intégration dans une communauté saine permet donc la liberté individuelle.

Spinoza précise qu'une certaine communauté garantit les libertés individuelles, indispensables à la réalisation de soi. ). L'étude du chapitre XX est consacrée à la liberté individuelle de philosopher dans un Etat libre démocratique (p187-208) le chapitre XX est d'ailleurs intitulé: «Où l'on montre que dans un Etat libre il est loisible à chacun de penser ce qu'il veut et de dire ce qu'il pense»p187.Le chapitre XX répond à la question posée dans la préface: «Jusqu'où doit s'étendre, dans l'Etat le meilleur, (la) liberté de penser et de dire ce qu'il pense»? p65 Spinoza y précise sa thèse: dans un Etat libre, il est loisible à chacun de penser ce qu'il veut et de dire ce qu'il pense. Spinoza distingue la pensée d'une part et les actions d'autre part. L'individu doit obéir totalement au souverain du point de vue des actions et de la conduite, mais la pensée doit rester libre et à la discrétion de l'individu. Ce sera plus problématique pour les paroles, qui sont entre les pensées et les actes.

### 3° En défendant la liberté de penser, la communauté politique développe la raison de l'individu

La liberté de philosopher correspond à la liberté de penser, d'exprimer ses pensées, de les enseigner aux autres. **Cette liberté est nécessaire au développement de l'individu, elle contribue à l'expression de la puissance d'exister de son esprit**. En effet, être libre de penser et de dire ce que l'on pense permet **un développement de la raison, et favorise également les progrès des sciences et des arts** (p198, XX «avancement des sciences et des arts»).

Toutefois, cette liberté de penser est constamment menacée par les autorités religieuses et parfois politiques (cas de régimes despotiques) voulant assurer l'unité de la communauté (religieuse ou politique) en réprimant les libertés des individus.Tout le problème est donc de savoir: Comment concilier la liberté de penser des individus avec l'obéissance aux décrets du souverain nécessaire à la conservation de la communauté politique?

C'est d'ailleurs **le régime démocratique** qui assure une continuité entre le droit naturel individuel et l'état civil. Les institutions les plus favorables à la liberté de penser, sont celles d'un Etat démocratique, vérité de tous les régimes. L'Etat démocratique «est le plus naturel et celui qui est le moins éloigné de la liberté que la nature à un autre reconnaît à chacun» XVI, p79 La démocratie est un Etat libre qui n'opprime pas ses individus, mais au contraire leur permet d'actualiser leur puissance

d'agir et de penser. En effet, la vie démocratique permet à tous les individus d'exprimer leurs opinions grâce au débat public (chap XX). Ce critère garantit l'évolution et la vitalité d'un régime démocratique dans menacer sa forme institutionnelle. Les individus ont la liberté de débattre au sein de l'Etat, tandis que dans la théocratie fondée par Moïse, toutes les lois étaient imposées par Moïse sans possibilité d'inventer de nouvelles règles). Dans une démocratie, les individus participent à la vie politique en faisant partie d'assemblées qui délibèrent sur les lois. Chaque individu a cette liberté d'exprimer son opinion sur les lois. Mais comme ces lois sont votées à la majorité, résultat de l'expression de tous les avis, donc décision conforme à la raison, il serait absurde qu'un citoyen refuse ouvertement la loi (chap XVI p71). C'est bien le caractère public des débats qui renforce la rationalité des lois «Dans un Etat démocratique, l'absurde est moins à craindre, car il est presque impossible que la majorité des hommes unis en un tout, si ce tout est considérable, s'accordent sur une absurdité»<sup>77</sup> Par csqt, les lois d'un Etat démocratiques semblent plus rationnelles et donc **les individus-citoyens sont plus libres que dans tout autre régime politique. La démocratie apparaît comme un idéal de composition des puissances individuelles, comme le régime idéal, absolu.**

**On comprend que l'individu pourra se développer et se perfectionner au sein d'une communauté démocratique parce que cette dernière garantit des libertés individuelles et une égalité civile (obéissance de tous les individus aux lois).**

Notons un point de convergent entre la thèse spinoziste et les idées d'Eschyle sur la démocratie : Pélasgos se situe du côté des « rois démocratiques », c'est-à-dire des rois qui consultent leur peuple, par opposition aux rois tyranniques, qui confondent le bien collectif avec leur intérêt particulier (par exemple Xerxès dans Les Perses). Il distingue bien la cité de sa propriété personnelle : « Vous n'êtes pas assises à mon propre foyer : si la souillure est pour Argos, pour la cité entière, que le peuple s'occupe d'en découvrir le remède. Pour moi, je ne saurais te faire de promesse avant d'avoir communiqué les faits à tous les Argiens » (p. 64). La crainte de la souillure collective révèle un souci du bien commun. Cette vertu du monarque avisé est soulignée par contraste par la réponse des Danaïdes, femmes aux mœurs barbares « C'est toi, la cité, c'est toi, le Conseil ; chef sans contrôle, tu es le maître de l'autel, foyer commun du pays ; il n'est point d'autres suffrages que les signes de ton front, d'autre sceptre que celui que tu tiens sur ton trône ; toi seul décides de tout : garde-toi d'une souillure » (p. 64). Les femmes insistent pour en faire un autocrate comme ceux qui, dans l'imaginaire grec, gouvernent les barbares, en semblant incapable de comprendre la distinction opérée par Pélasgos. Elles montrent ainsi toute la distance qui les sépare, en termes de valeurs, de la cité dont elles cherchent la protection. Elles prennent Pélasgos pour un nouveau Zeus, dont les signes de tête entérinent les décisions inébranlables, à moins qu'elles ne flattent son ego. Pélasgos tient bon, en pédagogue, et insiste : « je te l'ai dit déjà : quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple » (p. 65). Tous les magistrats athéniens étaient susceptibles de rendre des comptes aux citoyens, et Pélasgos est bien dans cette logique. Il sort donc de scène du côté de la cité, pour aller convoquer le peuple argien : « Moi, je vais convoquer les gens de ce pays » (p. 69). A la fin de la pièce, les Danaïdes sortiront de scène du même côté, et la tirade de Danaos leur rappellera de prendre acte de la distinction entre biens personnels de Pélasgos et ceux de la cité : « Le logis ne nous manquera pas ; deux nous sont offerts, l'un par Pélasgos, l'autre par la cité » (p. 85). Pélasgos est le personnage qui se rapproche le plus de la notion moderne d'individu puisque le chœur est un personnage collectif et que Danaos semble être essentiellement une émanation de ce dernier, et il effectue consciemment une distinction entre son pouvoir personnel et celui de la cité.

Eschyle met donc en scène la démocratie pour suggérer les bienfaits de ce régime concernant le développement des citoyens : Pélasgos sort convaincre son peuple d'aider les Danaïdes puis Danaos revient sur scène annoncer à ses filles le succès de leur entreprise. A l'annonce de cette nouvelle, le coryphée prononce une expression connue pour être la première mention littéraire de la démocratie. « la loi du scrutin populaire » p. 72, se dit en grec "δήμου κρατούσα χείρ" (démou kratousa cheir) « la main du peuple exerçant le pouvoir ». Alors même que la cité d'Argos est gouvernée par un roi, Eschyle semble avoir voulu donner une place toute particulière à la représentation de la démocratie, comme pour ancrer celle-ci dans le passé lointain du mythe. Danaos raconte avec lyrisme la prise de décision sans partage : « Argos s'est prononcée d'une voix unanime, et mon vieux cœur s'est senti tout rajeuni. De ses droites levées le peuple entier a fait frémir l'éther pour ratifier ces mots : nous aurons 'la résidence en ce pays, libres et protégés contre toute reprise par un droit d'asile reconnu [...] use-t-on de violence, tout bourgeois d'Argos qui ne nous prête aide est frappé d'atimie, exilé par

**sentence du peuple'** » (p. 72). L'expression de la ferveur populaire prévaut sur l'évocation des conséquences potentiellement tragiques. C'est le même adjectif qui sera repris par Pélégos dans la confrontation avec le héraut « par un vote unanime, le peuple argien l'a proclamé sans appel » (p. 83). Cette liberté d'expression est une valeur fondamentale de la démocratie athénienne.

Conclusion II/ Loin d'entraver la vie naturelle de l'individu, la communauté politique offre au contraire des conditions politiques essentielles à l'accomplissement individuel: sécurité, liberté de penser et d'expression, égalité constituent des droits civils prolongeant le droit naturel individuel. Mais si la communauté actualise la nature véritable d'un individu qui est de vivre selon sa raison en limitant ses passions, comment la communauté peut-elle aider ce dernier à se singulariser pour mener vraiment «sa propre vie»? Est-ce d'ailleurs à l'Etat d'accompagner ce processus de singularisation?

### **III/ La difficile réalisation de soi: l'individu doit s'affranchir des normes sociales en exerçant sa liberté de penser**

#### **1° L'impossible épanouissement personnel au sein de communautés tyranniques**

On a dit que l'émancipation individuelle suppose l'acquisition de droits libertés politiques. Dès lors, un régime tyrannique empêche certains individus d'être eux-mêmes, d'accéder à une vraie vie. Dans les Sept contre Thèbes, le caractère despotique du chef Étéocle bride les femmes thébaines, comme on l'a vu, mais aussi les hommes indisciplinés. Étéocle craint en effet la résistance masculine: il menace de lapidation "homme, femme - ou tout autre" (p. 148) qui n'écouteront pas ses ordres. Plus grave, ses décisions personnelles sont potentiellement trop autoritaires: pas d'organisme public pour approuver les sentences qu'il adopterait, mais le peuple serait chargé de les exécuter sans discussion: «quiconque n'entendra pas mon ordre, homme, femme - ou tout autre – verra un arrêt de mort tôt délibéré sur lui, et n'échappera pas, j'en réponds, aux pierres meurtrières du peuple» (p. 148). L'intervention des femmes révélerait alors les contradictions du personnage d'Étéocle, qui se rêve de Sparte mais n'est que le fils d'une famille problématique et incestueuse, en roi légitime alors qu'il est un usurpateur qui a refusé de laisser le trône comme convenu à son frère Polynice, en roi fédérateur alors qu'il devient bien vite menaçant.

De plus, dans la préface du TTP, Spinoza dénonce le régime monarchique comme manipulateur puisqu'il instrumentalise la superstition du peuple pour le dominer. Quinte-Curce affirme ainsi «nul moyen de gouverner la multitude n'est plus efficace que la superstition». La superstition aboutit finalement à priver la foule de sa liberté de penser et de jugement. Paradoxalement, l'être humain caractérisé par la raison (faculté du jugement) se retrouve asservi aux préjugés: «Il est entièrement contraire à la liberté commune que le libre jugement propre soit asservi aux préjugés ou subisse aucune contrainte» p48 L'individu ne peut s'accomplir si sa liberté de juger est restreinte.

#### **2° la nécessité d'une prise de conscience et de distance par rapport à une communauté prisonnière du qu'en dira-t-on**

Dans le Temps de l'innocence, la technique narrative du roman avec le jeu sur l'énonciation et les points de vue, notamment le point de vue interne pour le personnage focalisateur de Newland Archer, nous présente un individu divisé en lui-même. En effet, Archer est habité par des élans contradictoires puisqu'il désire se faire une bonne place dans la société bourgeoise de New York (par son métier, par son mariage) mais il a aussi un besoin d'authenticité. Au cours du roman, une distance grandissante se creuse avec son milieu social. Archer ressent la lourdeur des conventions. Il opère une prise de distance vis-à-vis de la communauté. Au contact d'Ellen Olenska, il n'adhère plus aux principes qui orientaient sa vie jusque là (ex p90 grâce à Ellen, Archer comprend que l'autorité des Van der Luyden n'est pas légitime. Elle ne repose pas sur leur vertu mais sur un subterfuge consistant à rendre précieux et rare voire sacrée leur parole en société : « Soudain il comprit la portée de cette remarque. D'un seul coup, elle avait frappé les Van der Luyden, et ils s'écroulaient ! »

Contrairement à l'obéissance aux lois qui selon Spinoza rendent libre, l'individu qui se soumet aux règles arbitraires du Vieux New-York, est aliéné. L'individu est écrasé par les règles du bon usage. Y déroger revient à risquer d'être critiqué par ses pairs. Il faut donc soigner son image et garder une solide réputation. C'est pourquoi Archer met en garde la comtesse contre les rumeurs qui risquent de courir à son sujet si elle demande le divorce. Il y a donc **un surmoi moral et social collectif qui**

**inhibe l'individu.** Ces normes et ces règles sont transmises par l'éducation dispensée par les familles. May apparaît ainsi comme le produit d'un conditionnement social.

En outre, l'affirmation de soi ne saurait résulter d'une exhibition ostentatoire, ni d'une manifestation de son prestige social ou de sa richesse (ex nouveaux riches dénoncés par Wharton, critique du matérialisme possessif pour combler un vide existentiel)

Par csqt, pour s'affranchir de ces normes, il faut cultiver un certain scepticisme, avoir une distance intérieure par rapport à tout l'ordre social.

### 3° la difficile réalisation de soi: trouver un équilibre entre liberté intérieure et respect des valeurs morales extérieures

Dans le Temps de l'innocence, Wharton condamne avec ironie cette société hypocrite du Vieux New York fondée sur les apparences. Toute franchise y est impossible. Néanmoins, Ellen Olenska témoigne **d'une grande liberté intérieure parce que le regard et le jugement des autres ne lui importent pas pour se sentir légitime.** Cette liberté semble au début reposer sur l'ignorance. Mais ensuite, elle comprend les coutumes (lorsqu'elle démasque avec lucidité l'aura des Van der Luyden) et demeure tout aussi indifférente aux positions sociales (elle choisit d'habiter un quartier bohème, fréquente Mrs Struther, appelle sa servante « ma chère » p173). **Vivre naturellement pour l'individu consisterait alors à rester spontanée, sincère et authentique.**

Mais on a vu que l'appartenance à une communauté est indispensable à l'épanouissement individuel. D'ailleurs la comtesse ne vit pas de façon désinvolte et s'avère bien plus respectueuse de la famille, de la société, de la morale que d'autres membres du Vieux NY. C'est pourquoi elle renonce à divorcer. Pour Newland, **Olenska a trouvé un juste milieu** («Quand il se trouva sur le bateau, parmi les autres touristes, Archer se sentit pénétré d'un calme qui lui apportait à la fois de l'étonnement et de la force. Et pourtant, il n'avait pas même frôlé de ses lèvres la main de Mme Olenska, ni obtenu d'elle un mot de promesse. **C'était le résultat de l'équilibre parfait que Mme Olenska avait su établir entre ce qu'ils devaient de loyauté aux autres et de franchise à eux-mêmes. Cet équilibre, elle l'avait trouvé non dans un adroit calcul mais dans la sincérité invincible** qu'avaient révélée ses larmes et ses hésitations»p230-231

Cette conquête d'une liberté intérieure provient du **plaisir de la solitude**, sorte de refuge, espace de tranquillité, source de recueillement pour se ressourcer et continuer de construire son identité singulière à bonne distance des conventions de l'espace social (bal, opéra, réceptions, lieu de travail). Pour Ellen Olenska, **la solitude est un besoin, celui de l'intimité, de l'intériorité** propice à l'exercice de la pensée qu'elle cultive avec les arts, les voyages, les rencontres «Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule? Vous qui êtes si réservés, si discrets, comment se fait-il que vous ayez si peu le sens de l'intimité?» (chap 15, p 145). S'accomplir suppose d'entretenir une relation de qualité avec soi et avec autrui (complicité intellectuelle en toute franchise avec Archer)

### **Conclusion:**

L'individu peut-il se réaliser, être vraiment lui-même au sein de la communauté? Au premier abord, la communauté sociale ou politique semble entraver la vie naturelle de l'individu à cause des lois. Les désirs personnels s'opposent aux règles communes. L'individu est empêché de faire ce qu'il veut. Cependant, la communauté s'avère nécessaire en apportant aux individus la sécurité, l'égalité civile et des libertés. L'individu ne peut espérer se réaliser en dehors d'une communauté qui prolonge en réalité la vie naturelle individuelle, accroît son droit naturel et cultive une vie selon la raison en réfrénant les pulsions. Néanmoins, le poids des conventions et des faux semblants peut écraser le désir de liberté et de beauté de l'individu. S'il possède les conditions politiques d'émancipation, il peut toutefois continuer de ressentir la société comme un obstacle à la réalisation de sa vraie vie, à l'expression de son intériorité. Il est donc du ressort de l'individu lui-même d'être lucide et d'assumer ses désirs profonds pour ne pas passer comme Archer à côté de la « fleur de la vie »